

Françoise Maraval

Et au loin, coule
la rivière Espérance

Françoise Maraval

Et au loin, coule la
rivière Espérance

© Françoise Maraval, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3116-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Blason de Saint-Cyprien Dordogne

1
Le 24 juin 1944
chez Maraval à Saint-Cyprien



Les dernières marches de l'escalier qui monte au jardin sont plus hautes que la normale. Arthur les a empruntées maintes et maintes fois et pourtant il est essoufflé. Le grand-père est fier de son petit jardin. Il s'arrête un moment sous la tonnelle, véritable havre de paix. La vigne y a bien démarré, la famille y sera au frais, le soir, après les longues journées d'été. Autour, les massifs de fleurs se sont bien organisés et nous offrent un véritable régal pour les yeux et les narines : jacinthes, primevères, lilas, boules de neige, cœurs de marie, seringas, fuchsias, pivoines, roses, roses et roses. N'oublions pas les tapis de muguet, de corbeilles d'argent blanches et bleues, les trèfles roses et plus à l'ombre les hortensias. Au cœur du massif principal un prunier de reines-claude assure une ombre suffisante à ce ballet de fleurs qui se succèdent au gré des saisons. Mais le

clou de ce petit jardin ce sont les magnifiques pavots. Chaque année, ils sont de plus en plus beaux, seule leur odeur éloigne le curieux.

Assez rêver ! Les lapins ont faim. Arthur revient sur ses pas et rentre courbé dans le grenier au-dessus de la forge. Il ressort de là avec un sac de jute sous le bras, sac gonflé de cette herbe à lapins qu'il a ramassée tôt ce matin. Vous savez cette herbe dont les lapins raffolent avec ses multitudes de petits boutons jaunes qui ne s'épanouissent jamais. Il parcourt l'allée centrale du potager et s'arrête devant les cabanes à lapins. « *Qu'ils sont beaux* » pense le pépé en balançant son regard d'une cage à l'autre. Bientôt deux d'entre eux seront sacrifiés pour fêter l'arrivée du premier petit enfant. Françoise a choisi le 18 juin pour venir au monde. Elle a déjà 6 jours. Bien sûr Arthur aurait préféré un garçon pour perpétuer le nom des Maraval. Son fils unique, Jeantou, a 36 ans, il a encore le temps de penser à d'autres enfants, d'autant plus que Clémence, son épouse, est une jeunette de 23 ans. Mais les vieux n'ont pas à s'occuper de la vie des jeunes...

Il pense à Emma, sa femme, si heureuse d'avoir une petite-fille à choyer, à aimer, à regarder grandir : mais pour combien de temps ! La maladie la mine. Pendant des années elle a caché cette boule survenue au sein gauche. Elle n'en a pas parlé. Et le docteur qu'aurait-il pensé si elle lui avait montré ses seins ! Elle avait fait venir le docteur Boissel puis le docteur Sage, mais uniquement pour son Arthur, asthmatique au dernier degré. Arthur voudrait qu'elle vive encore longtemps. Elle a fait fi de sa santé, mais la mauvaise grippe d'avant-guerre, a permis au docteur de trouver l'intrus. À Périgueux le chirurgien a fait son travail mais le mal s'est ramifié et maintenant il court dans tout le corps. Arthur est inquiet, il essaye de ne pas le montrer. Heureusement Françoise, l'enfant de Clémence et de Jeantou est arrivée pour leur plus grand bonheur et pour celui des grands-parents Arthur et Emma.

Depuis un moment, à travers ses pensées, il entend des grondements. Pas d'orage à l'horizon, le ciel est bleu azur. Il semble que les grondements viennent de « la Chapelle », le hameau qui est en haut de la côte de Sinzelle.

Les bruits sourds se rapprochent et Arthur comprend qu'ils ne présagent rien de bon. Emma également alertée, est venue le rejoindre au jardin.

— « *Et si c'était eux.* »

Revenu dans la maison, Arthur tourne le bouton de la T.S.F : elle est brouillée. En peu de temps le quartier est dans la rue. On écoute... Avec le débarquement des Alliés, on avait espéré que les Allemands ne viendraient pas jusqu'ici. Ce grondement est inquiétant se disent Emma et Arthur la gorge serrée.

En haut de la rue un vélo a fait irruption. Emma reconnaît la silhouette du grand Lucien de « la Chapelle ». En un temps record il descend la rue en criant :

— « *Ce sont eux, les boches ! Je vais voir le maire, il faut prévenir tout le monde.* »

Monsieur le Maire est sur le perron de la mairie.

— « *Monsieur le Maire, les Allemands sont là, ils descendent la côte de Sinzelle.* »

— « *Merci Lucien d'avoir pris des risques pour nous prévenir. Sont-ils nombreux ?* »

— « *Je venais de Meyrals quand je les ai vus. Je me suis caché dans les bois. Ils arrivent du Bugue. Au carrefour une voiture de miliciens les attendait. Un milicien leur a conseillé de passer par la côte de Sinzelle. Ils sont environ une centaine.* »

— « *As-tu vu les armes ?* »

— « *Des chars précèdent la colonne allemande, constituées de camions, de voitures et de quelques motos. Une centaine d'hommes suivent à pied.* »

Monsieur le Maire demande au garde champêtre d'avertir la population. Les hommes iront se cacher dans les bois. Les femmes et enfants doivent aller dans le parc de Beaumont. - « *Mathilde, Vié, Emma, Yvonne, prévenez les autres. J'espère de vous vous souvenez des cachettes les plus sûres. Nous en parlons depuis longtemps !* »

Arthur est allé voir la « petite » et sa bru, il a embrassé Emma et vite il est monté au grenier. Il en est redescendu avec deux paniers en osier pour y mettre des lapins. Il choisit deux couples et avec agilité il escalade le mur du jardin avec ses lapins et le voilà dans la nature. Sait-il où il va ? Dans sa tête il répète : « la planque de Fissou. »

Pendant ce temps Emma cherche sa nièce Marcelle. Elle habite dans le haut de la rue avec Alice, la sœur d'Arthur.

— « *Viens vite je vais te confier la « petite ». Les autres sont déjà parties dans le parc.* »

Elle emmaillote l'enfant dans un burnous et la présente à Clémence pour un poutou.

Marcelle réceptionne le bébé, complètement affolée par une telle responsabilité. Emma les accompagne jusqu'à la grille du parc et les regarde partir dans la bonne direction.

De retour à la maison elle soupire très fort et monte avec son ouvrage dans la chambre de Clémence. La jeune mère est encore alitée, elle a accouché à la maison. Le docteur Sage et son épouse ont procédé à la délivrance. Clémence a tout son temps pour s'en remettre, mais il y a cette fichue guerre. Le grondement est maintenant très proche : elles l'estiment au niveau de chez Mazière. Clémence pense tout particulièrement à Jeantou, son mari. Il y a 2 jours Robert Geneste est venu le chercher, il l'a emmené sur la barre de son vélo dans les bois du Montaud de l'autre côté de la Dordogne.

Le 21, la milice a fait irruption dans la maison. L'atelier a été visité. Ils ont

trouvé des habits de maquisards. Jeantou a été dénoncé par les collabos, cette clique de Saint-Cyprien qui ne pense qu'à tirer profit de la situation et ainsi faire du mal. Comme souvent, ce soir-là, Jean Marchive, le frère de Clémence dit « le bolide » est descendu du camp de maquisards de Monsec.

— « *Ces salops ne vont pas en rester là. Il faut que tu partes Jeantou. Ils vont te descendre !* »

Quelqu'un viendra te chercher cette nuit, tiens-toi prêt. »

Et c'est ainsi que Jeantou est parti. Pour échapper au STO « le bolide » a pris le maquis. Il vient aux nouvelles la nuit, souvent il en porte d'autres sur le déroulement des combats dans la région.

Emma et Clémence se regardent avec inquiétude. Maintenant les Allemands tirent ; on dirait qu'ils sont devant chez Catille. Par moments ils s'arrêtent de tirer puis reprennent peu de temps après. Ils ont dû passer le chemin des Liabot et ils sont au niveau de chez Rivier. Ils tirent et ne s'arrêtent plus. De la fenêtre de la chambre, Clémence aperçoit le début de la côte de Sinzelle. Emma l'oblige à revenir au lit et la mémé surveille à son tour l'arrivée des boches. Une voiture de la milice s'est arrêtée sur la place de la mairie ; on appelle le maire. Ce dernier arrive sur le perron, Emma ne comprend pas ce qu'ils se disent. Les pas cadencés de l'unité allemande sont proches, les chars finissent de descendre la côte en un roulement inquiétant. Emma se risque une fois de plus à la fenêtre, elle les voit près du lavoir, leur chef parle aux miliciens et à monsieur le maire puis il donne des ordres à ses troupes et brusquement la place de la mairie est envahie. On y dépose l'artillerie lourde, deux motards restent en faction pendant que les chars entrent dans le village suivis d'une partie de la troupe. Les autres Allemands semblent avoir quartier libre, ils s'engagent dans les rues et la première rue visitée est celle d'Emma : la rue Verdanson, appelée aussi rue de la mairie. Elle prend naissance sur la place de cette dernière, située à l'ouest du village, en face de l'entrée du parc de Beaumont. Emma descend, Clémence se recouche : le berceau est dans la chambre, un voile de tulle cache l'entrée. Les bottes des boches sont dans la cuisine. Les deux soldats mangent les cerises contenues dans le saladier. Ils regardent Emma :

— « *Or, bijoux !* »

Elle n'avait pas pensé à ça. Ils vont lui prendre ses souvenirs, les bijoux de sa mère, les siens, les montres de son père, la belle montre à gousset d'Arthur, celle qu'il ne porte jamais tant il a peur qu'on le prenne pour un bourgeois. Forcée, elle sort de son armoire le tiroir qui contient les bijoux. Un des Allemands le lui arrache des mains et jette son contenu sur le lit. L'édredon rouge a amorti le choc, ils choisissent, ils n'en sont pas à leur premier pillage. Les plus beaux bijoux sont engouffrés directement dans les longues poches de leur vareuse. Les chaînes, les boucles d'oreilles d'Aline, sa mère, sont désormais allemandes. Les siennes aussi. Elle croit entendre sa mère lui faire des reproches :

— « *Emma ! Pourquoi ne les as-tu pas cachés ? Tu es restée bien innocente ma fille.* »

Et Arthur qui a travaillé comme un forcené pour épater sa belle en lui offrant ce qu'il y a de plus beau. La montre à gousset est, elle aussi, partie. Emma se sent humiliée et coupable. Maintenant, dans la chambre de Clémence, ils voient le berceau, la jeune mère au lit, ils la saluent en claquant des talons et font demi-tour puis quittent la maison. Emma les a suivis jusqu'à la porte d'entrée, elle voudrait pleurer mais n'y arrive pas. Clémence s'est levée, elle aperçoit du pas de la porte de la chambre de sa belle-mère, les bijoux non désirés éparpillés sur l'édredon.

Emma remonte et range ses souvenirs dans le tiroir qui reprend sa place comme si rien ne s'était passé. Maintenant elle entend les voix des femmes et des enfants dans la rue.

— « *Emma, Emma ! Je ramène la petite.* »

Emma reconnaît la voix d'Yvonne, la mère de Clémence. Elle revient du parc avec ses deux plus jeunes filles, Raymonde et Jeannette et c'est dans le parc qu'elle a trouvé la petite Françoise dans les bras de Raymonde son avant-dernière. La cousine Marcelle complètement affolée et choquée n'a pas hésité à se débarrasser du fardeau. L'enfant toujours enveloppée dans son burnous ne pleure pas. Elle va vite retrouver sa maman pour une tétée bien méritée.

Les femmes et les enfants sont maintenant chez eux, ils ne risquent plus rien mais ils ne le savent pas encore. Yvonne est rassurée en partie mais elle ne sait pas où est Achille son mari. Il a dû rejoindre le camp de maquisards du château